

## EXTRAIT DE LA VOIX DE KHARAH KHAN (roman)

Plus tard, seule dans son “capharnaüm parisien”, Marina se reprocha cette dernière phrase qui avait précédé leur séparation : trop sèche, sinon trop amère. Que pensait Bob en ce moment, prisonnier de son Airbus pour un voyage de plus de quinze heures ? Bien sûr, elle pouvait l’appeler dès maintenant sur le Net et même le voir : tous les Croisés partant en mission percevaient le laptop<sup>1</sup> ultra perfectionné qui constituait leur principal moyen de communication privé. Mais une carlingue n’est pas un lieu idéal pour les échanges sentimentaux. Elle en serait quitte pour appeler le lendemain.

Elle reporta son attention sur la carte punaisée au mur, qui représentait l’Afghanistan avec, au Nord-Est, une région cerclée au crayon rouge : la petite vallée de Kharahkhan, perdue entre les contreforts dentelés de l’Hindou Kouch, à l’extrémité nord-est du pays, dans le Couloir de Wakhan.

Telle était la destination, présente pour Bob, future pour Marina car il lui restait encore certaines unités de valeur à passer, de préférence avec succès, pour avoir droit à son doctorat. Là-bas, un vaste complexe géothermique devait voir le jour, afin de fournir de l’énergie relativement à bon marché pour toute cette contrée désolée, dont les habitants vivaient encore au Moyen Âge. Bob avait raison de croire aux bienfaits que la civilisation devait apporter dans ce pays sauvage. D’ailleurs, les maîtres de l’INED leur en avaient tellement rebattu les oreilles que cette mission salvatrice ressemblait maintenant à une sorte d’endoctrinement, voire de lavage de cerveau. Bob, en tous cas, semblait l’avoir vécu ainsi pratiquement sans s’en rendre compte, tant il piaffait d’enthousiasme à l’idée d’exercer là-bas ses compétences toutes neuves !

Marina se rappela leur dernier signe d’au revoir, à la porte que seuls les passagers munis de leur carte d’embarquement avaient le droit de franchir. Bob s’était enfoncé dans le corridor déployé menant à la carlingue de son avion sans se retourner une seule fois. Sa fiancée l’avait ressenti comme une froideur plus ou moins calculée : Bob voulait-il abréger les adieux ? Que fallait-il en penser ? Marina savait pouvoir lui garder toute sa confiance néanmoins.

Dans six mois, ils se retrouveraient et rien ne les séparerait plus jamais.

Marina sentit de nouveau son estomac se contracter tandis qu’elle se répétait cette dernière phrase, en son for intérieur d’abord, puis à voix haute, comme pour conjurer un mauvais sort. Elle ne croyait pas aux pressentiments qui, pourtant, s’imposaient parfois à elle. Celui-là était particulièrement virulent et même agressif, comme s’il était un marteau frappant toujours au même endroit, là où résonnait cette formule : rien ne les séparerait... ne les séparerait... ne les séparerait...

Marina se secoua : elle, une femme de science, allait-elle devenir superstitieuse ? Elle sentit brusquement que sa vue se brouillait. Allons bon ! Allait-elle pleurer, maintenant ? Oh ! Et puis, après tout, cela ne faisait de mal à personne, de temps en temps, de se laisser aller comme ça, sans témoins...



“C’est pour bientôt ! C’est pour bientôt !”

---

<sup>1</sup> Équivalent anglais d’ordinateur portable.

- Vous dites ? s'étonne Senseï<sup>2</sup> Kuon, l'instructeur de taekwondo.
- Rien, rien, Senseï, répond distraitement Marina.

Rien, vraiment ? Depuis le départ de Bob, elle a accentué son entraînement à cette discipline coréenne comme pour retrouver le fiancé qui ne lui a jamais autant manqué. Elle éprouvait le sentiment – ridicule, se disait-elle pourtant – de sa présence effective en fréquentant plus assidûment ce club qui, depuis trois mois, était le deuxième lieu de leur passion commune, aussi bien au sens sportif qu'en vertu de leurs sentiments réciproques.

Ce jour-là, en quittant le club, elle refuse d'accompagner ses amis au café proche, contrairement à l'habitude. Aucun ne paraît s'en formaliser, tous échangent des clins d'œil entendus : "Elle est amoureuse, ne la dérangeons pas !" Poursuivie par des coups de trompe et des imprécations pour avoir traversé plusieurs rues en diagonale et sans se préoccuper aucunement des feux ou des passages cloutés, elle regagne tout de même son appartement de la rue Marbeuf saine et sauve, sans s'interroger le moins du monde sur ce miracle, dans le Paris encombré des heures de pointe. À peine installée devant l'ordinateur, elle se rend compte qu'elle a trois bons quarts d'heure d'avance. Pour un peu, elle aurait regretté le pot que lui proposent les copains. Tant pis ! Autant se connecter. Double clic, plaintes électroniques classiques dès la connexion, visite de la messagerie... Pas de messages intéressants, rien que de la pub. Hop ! Tout à la corbeille d'un clic rageur. Bob lui-même n'a rien envoyé. Normal : ils ont convenu d'heures de vacation, avec contact direct par webcam interposée. Marina s'oblige au calme... et tout arrive à l'heure prescrite :

- Marina chérie, c'est toi ?
- Oui, chéri. Je te reçois... disons : 3/5.

En effet, la transmission n'est pas des meilleures. D'ordinaire, le matériel ultra performant fourni par l'INED ne connaît que la limite classique : celle du décalage entre les paroles et l'image, lors d'une transmission vidéo en direct via le Net. Même l'ADSL ne peut pallier ce genre d'inconvénient mineur. Mais, cette fois, c'est franchement médiocre : des turbulences magnétiques, peut-être ? Marina est néanmoins soulagée de voir la transmission s'améliorer graduellement en cours de dialogue : la performance technologique paie. Outre le visage parfaitement net de Bob, elle peut alors distinguer le décor à l'arrière-plan : un mur de bois le long duquel s'alignent de longues tables ou plutôt des planches sur tréteaux, encombrées de cartes et de plans déroulés. Visiblement, Bob ne travaille pas dans un bureau paysager analogue à ceux des yuppies de la Défense !

- Alors, chéri, tu es toujours aussi emballé ?
- Plus que jamais ! Tu n'imagines pas tous les projets que l'on peut réaliser ici. J'ai déjà établi un rapport précis qui ne fait pas moins de 12 Mo, textes et images compris. Je l'ai transmis à l'INED juste avant de t'appeler. Tu en veux une copie ?
- Seigneur, non ! Tu sais bien que ce n'est guère ma partie ! Moi, je suis sûre de ton génie, mon chéri ! Mais je souhaite surtout que l'INED accepte ton projet entier.
- T'en fais pas pour ça, ma finette ! Tu sais comment est Herr Doktor Sapirstein, pas vrai ?
- En perpétuelle admiration devant toi, bien sûr !
- Tu l'as dit, ma finette !

Ma finette... Marina retrouve toujours avec un mélange personnel d'irritation et de plaisir cette appellation tendrelette que Bob a apprise nul ne savait comment ni où, pour l'insérer dans son vocabulaire personnel complétant sa connaissance, d'ailleurs parfaite, de la langue française. En vérité, l'irritation de la jeune fille va plutôt vers cette confiance en soi quelque peu exagérée, pense-t-elle, qui a toujours caractérisé Bob. Bien sûr, c'est un

---

<sup>2</sup> Maître, professeur d'arts martiaux (terme japonais).

technicien de valeur : il l'a déjà prouvé sur certains chantiers en Europe, lors de divers stages d'application et Herr Doktor Sapirstein, directeur du département des industries de transformation, à l'INED, n'a jamais tari d'éloges à son sujet. Mais s'étaler ainsi que le faisait son fiancé indisposait souvent Marina. Cette fois, cependant, elle se garde de le reprendre : elle a trop souhaité ce rapprochement virtuel avec l'homme de sa vie pour le rabrouer – même virtuellement !

Toujours avec ce constant décalage, elle s'aperçoit qu'à la dernière phrase de Bob s'est jointe une expression plutôt soucieuse.

– Qu'est-ce qui ne va pas, Bob ?

– Rien, rien, tout va bien, ma finette...

Les deux derniers mots mis à part, elle a fourni une réponse semblable à Maître Kuon, tout à l'heure. Elle et Bob se ressemblent trop, par ailleurs, pour se duper l'un l'autre avec de telles expressions faussement neutres :

– Allons, tu ne vas pas me dire qu'en arrivant dans ce pays perdu, tu as aussi égaré ton habitude de me dire tout ?

Cette fois, l'hésitation de Bob ne doit rien au décalage :

– Marina...

Puis, comme à son habitude, il plonge d'un coup :

– Chérie, tu sais qui dirige le chantier, là-bas, à Kharahkhan ?

– Oui, l'AGECSONE : American General Company Of Searches On New Energies, pour les amateurs de définitions complètes.

– Exact : les Américains ont été les premiers sur le terrain. Ça a d'abord été leur guerre contre le régime taliban, puis leur réorganisation du pays, même si elle s'est faite à Berlin. Maintenant, ils veulent en plus y amener leurs trusts et industries !

– Tu penses ! Pour eux, c'est la logique même : ils ont libéré le pays, ils l'ont pour ainsi dire purifié pour mieux se protéger et, par exemple, ne pas perdre l'Empire State Building comme ils ont perdu les Twin Towers et failli perdre le Pentagone le 11 septembre 2001. Tu ne t'y attendais pas un peu ?

– Si, mais c'est d'eux que viennent mes plus grands soucis, en ce moment.

– Bien sûr, je comprends : tu as peur qu'ils ne s'enthousiasment pas pour tes mégas projets comme le fera ton maître à penser, hein, chéri ? Fallait t'y attendre, mon mignon : pour eux, c'est avant tout une question de gros sous, sinon il y a longtemps que les États-Unis auraient envoyé des hommes sur Mars !

– Je le sais bien que c'est leur argent que je m'appête à dépenser à tire-larigot, comme disent les froggies, mais... il y a plus grave que ça.

– Dis donc, tu vas t'expliquer, oui ?

Marina ne comprend plus son fiancé, tout à coup : généralement, quand il plongeait dans les explications, il allait toujours jusqu'au bout. Cette fois, il louvoie. Était-ce le climat qui l'a changé comme ça ? Marina ouvre la bouche pour lui poser la question lorsque...

– Je coupe. Le *foreman* arrive.

Et l'image quitte l'écran, en même temps que la communication meurt sur les ondes.

**Lisez la suite dans *la Voix de Kharah Khan*  
(à commander sur ce site)**